

La campagne de Russie dans les collections du musée de l'Armée

The Russian campaign in the collections of the Army Museum

Yves-Marie Rocher



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rha/7455>

ISBN : 978-2-8218-1306-9

ISSN : 1965-0779

Éditeur

Service historique de la Défense

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2012

Pagination : 60-69

ISSN : 0035-3299

Référence électronique

Yves-Marie Rocher, « La campagne de Russie dans les collections du musée de l'Armée », *Revue historique des armées* [En ligne], 267 | 2012, mis en ligne le 14 septembre 2012, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rha/7455>

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

© Revue historique des armées

La campagne de Russie dans les collections du musée de l'Armée

The Russian campaign in the collections of the Army Museum

Yves-Marie Rocher

- 1 Traiter des collections du musée de l'Armée présentant la campagne de Russie est avant tout faire le constat du peu d'éléments qui sont parvenus jusqu'à nous. Les objets retrouvés dans le quartier nord de Vilnius en 2002, dont les collections ne conservent que quelques éléments, font ainsi partie des rares témoignages présents aux Invalides de ce que fut la retraite de Russie. L'essentiel de son évocation se fait donc au moyen de représentations graphiques réalisées *a posteriori*, dessins ou peintures comme par exemple celle de Jean-Charles Langlois, *Panorama de la bataille de la Moskowa, 7 septembre 1812*, acquis en 1907.
- 2 Pour autant, le sujet n'a jamais été négligé dans les salles depuis la création de l'institution, par le décret du 26 juillet 1905. La force évocatrice de cette campagne perdue qui décima la Grande Armée au faîte de sa puissance a, au début de la III^e République, toute son importance. Malgré une réalité tragique, les analystes militaires français du XIX^e siècle ont souligné la bonne conduite, sinon l'héroïsme des troupes¹. La charge de la cavalerie française lors de la bataille de la Moskowa, l'entrée dans Moscou, le sacrifice des sapeurs et des pontonniers lors du franchissement de la Bérézina, les heures de gloires de l'armée des vingt nations participent de l'image prestigieuse de l'épopée napoléonienne telle qu'on la raconte en France à l'époque. Au-delà même du milieu militaire, les souvenirs de la campagne ont marqué la population française. « *Dans l'histoire européenne contemporaine, rares sont les événements à avoir suscité autant de passion que la "campagne de Russie"*, souligne Marie-Pierre Rey dans son dernier ouvrage, « (...) *En France, au fil des siècles écoulés, poèmes, romans, gravures et tableaux se sont fait à l'envi l'écho d'une épopée aussi grandiose que tragique.* »² Le musée de l'Armée, qui se veut le lieu d'éducation de la population à l'histoire militaire du pays, ne peut faire l'impasse sur une telle période et s'est fait fort de montrer au public ces gravures et ces tableaux.

- 3 La représentation de la campagne de 1812-1813 est cependant clairement liée à la réalité politique des premiers temps de la collection des Invalides, ainsi qu'aux rapports entre la France et la Russie à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle. Elle est également influencée par l'image que se fait la jeune III^e République de la période révolutionnaire et du Premier Empire. Ces deux éléments d'analyse des premières salles sont primordiaux au début du XX^e siècle mais ceux-ci s'estompent suite au choc de la Grande Guerre, laissant la place à une présentation plus scientifique, telle que nous pouvons la voir dans les salles actuelles. Cependant, il ne faut pas perdre de vue que l'expression de ces idées est permise grâce aux objets que le musée parvient à recueillir. Aussi, les conditions dans lesquelles sont rassemblées les collections sont un élément essentiel à la compréhension de la représentation de la campagne de Russie au musée de l'Armée.

La formation des collections du musée de l'Armée à la fin du XIX^e siècle

- 4 Le musée de l'Armée naît en 1905 de la fusion de deux musées, celui d'Artillerie et celui dit « historique », tous deux déjà installés dans l'hôtel des Invalides. Ces collections d'origine ont deux histoires et deux objectifs bien distincts. Les objets présentés par le musée d'Artillerie, rassemblés depuis la fin du XVIII^e siècle, sont destinés à la formation technique des officiers et présentent l'évolution de l'armement depuis l'Ancien Régime, notamment grâce aux collections royales, jusqu'à l'époque contemporaine. Cependant, depuis l'installation du musée dans l'aile occidentale de l'hôtel des Invalides, en 1871, les conservateurs, au premier rang desquels Lucien Leclerc³, ont cherché à explorer de nouveaux domaines. Ils ouvrent ainsi une salle du costume militaire en 1876 et une salle du costume ethnographique deux ans plus tard⁴. Par ailleurs, en 1891, le musée d'Artillerie accueille les souvenirs de Napoléon I^{er}, issus des collections du musée des Souverains⁵, initiant la réalisation d'une salle dite « historique ». Cet espace permet la formation d'une petite collection d'objets liés au Premier Empire. Elle accueille notamment dès 1892 une pièce devenue emblématique du musée de l'Armée, la cuirasse du carabinier François-Antoine Fauveau. Transpercée par un boulet qui causa la mort de son propriétaire le 18 juin 1815 sur la plaine de Waterloo, l'arme illustre bien l'esprit du musée de l'Armée, qui présente à la fois le panache, la beauté et le destin tragique des soldats⁶. Elle est en outre représentative de la salle historique du musée d'Artillerie où étaient installées des pièces prestigieuses sans idée de classement, parmi lesquelles devaient se trouver une seule évocation de la campagne de Russie avec le portrait du général Lariboisière et de son fils, dont nous reparlerons.
- 5 Le musée historique apparaît quant à lui à la fin du XIX^e siècle. Formée entre la guerre franco-prussienne de 1870 et le début du XX^e siècle, l'idée d'un musée de l'Armée présentant les plus belles heures de l'histoire militaire de la France se développe dans un contexte politique de renouveau de la fierté nationale. L'armée, qui est pour beaucoup le moyen de ce redressement, se tourne ainsi vers son passé glorieux. L'action du général Boulanger pour la création de salles d'honneur dans les régiments ainsi que ses tentatives pour développer la commande publique de peintures de sujets militaires participent de cet élan⁷. En outre, le goût de l'armée pour son histoire se manifeste tout particulièrement lors de l'Exposition universelle de 1889, où une section historique est installée avec la participation de peintres tels que Édouard Detaille⁸, de militaires férus d'histoire comme Ernest Vanson⁹ et de collectionneurs privés. Le succès de cette partie

de l'Exposition convainc ses organisateurs du besoin au sein de la population française d'un lieu pérenne pour glorifier l'histoire de l'armée, d'où le projet de création d'un musée. Cette entreprise, menée par la société de la Sabretache, formée autour du peintre Jean-Louis Ernest Meissonier¹⁰, est couronnée de succès avec l'ouverture en 1897, de la première salle du musée historique de l'Armée dans l'hôtel des Invalides.

- 6 Empruntant à la fois à l'action de Boulanger dans la création de salles d'honneur d'armes et au développement de l'éducation comme l'a pensé Jules Ferry, le but de cette nouvelle institution est dès le départ d'éduquer par les yeux la population, mais aussi de glorifier les armées d'antan afin de mieux mettre en valeur les forces armées contemporaines. La répartition des salles montre ainsi un continuum entre les soldats de l'Ancien Régime, de l'Empire et les troupes alors engagées dans les conflits coloniaux, dont les trophées et les uniformes sont recueillis avec beaucoup de zèle par le directeur¹¹.
- 7 Les idées développées par le comité de perfectionnement du musée historique vont être transmises au musée de l'Armée, puisque ces mêmes experts forment le groupe de travail désigné par le ministre pour définir la politique de la future institution. De 1900 à 1905, la fusion étant certaine, les travaux vont donc être orientés dans le sens d'une approche plus globale d'un musée consacré à l'histoire de l'Armée posant les cadres d'une politique d'enrichissement. La représentation de la campagne de Russie trouve ainsi toute sa place dans le projet du musée historique. Cependant, les conservateurs doivent composer avec les nouveaux liens qui unissent la France et la Russie. La victoire sur Napoléon est pour les Russes un des événements fondateurs de leur nation¹². La prudence est donc nécessaire dans l'approche muséographique de l'institution afin de ménager la susceptibilité nationale russe tout en préservant l'orgueil français.

Les premiers vestiges de la campagne de Russie

- 8 Les premières présentations de la campagne de Russie au musée de l'Armée sont en effet marquées par le contexte politique de l'époque. Leur simple exposition au public résonne bien au-delà du témoignage historique. Les relations politiques et militaires franco-russes au moment de la signature du décret de création du musée historique, le 31 octobre 1896, connaissent alors une forme d'apogée. Quelques jours auparavant, le 9 octobre 1896, le tsar et la tsarine passent en revue les troupes françaises, accompagnés du président de la République, Félix Faure, à Châlons-sur-Marne. Le peintre Édouard Detaille, président de la Sabretache, ne manque pas, en illustrateur de l'armée de son temps, de représenter cette scène dans un tableau aujourd'hui conservé au musée de Châlons¹³. Le lien entre le musée et l'actualité de l'armée est d'autant plus fort que le positionnement du premier dans l'organigramme du ministère de la Guerre le place directement sous les ordres du chef d'état-major général, le général de division Raoul Le Mouton de Boisdeffre, et l'acceptation de ses enrichissements est directement soumis à l'approbation du ministre, le général de division Jean-Baptiste Billot.
- 9 La grande affaire qui occupe les derniers mois précédant l'ouverture du musée est ainsi celle des objets de la Bérézina offerts par la Russie. Durant l'hiver 1896-1897, le général Trotsky, commandant la subdivision militaire de Vilna, aujourd'hui Vilnius en Lituanie, a fait réaliser par son état-major, sous les ordres du général Povolotsky, des fouilles archéologiques dans le marécage de la Bérézina. Des souvenirs du passage de la Grande Armée entre le 26 et le 29 novembre 1812 sont ainsi mis au jour. Un premier envoi de ces objets part pour Saint-Pétersbourg, puis un second pour Paris, sur l'insistance du

francophile Povolotsky apprend-t-on du général de Boisdeffre. Les contacts qui ont permis ce don sont difficiles à identifier car nous ne connaissons que le point de vue du musée sur l'affaire. Le général de division Vanson, premier directeur du musée historique, hésite entre une action de l'attaché militaire à Saint-Petersbourg, dépendant donc du 2^e bureau de l'état-major général¹⁴, ou des relations personnelles du capitaine Mahon, officier détaché au Cercle des armées à Paris auquel les objets sont premièrement destinés. Il faut peut-être y voir également l'action du général de Boisdeffre, qui fut longtemps attaché militaire en Russie, où il participa à la négociation des accords militaires franco-russes. Quoi qu'il en soit, l'opération se fait sous l'égide du ministère des Affaires étrangères qui organise le transfert.

- 10 À l'annonce de la création du musée historique, les souvenirs de la Grande Armée, prévus pour être exposés au Cercle des armées, sont transmis au comité d'organisation du nouvel établissement. Les objets arrivent en France dans un coffret de bois blanc portant sur une plaque en argent l'inscription : « *Vestiges du passage de la Bérézina par la Grande Armée, les 26-29 novembre 1812. Don offert au Cercle militaire à Paris par le général d'infanterie Trotsky, commandant en chef des troupes de la circonscription militaire de Varna, major général Povolotsky, chef d'état-major, colonel Bobin, chef du 49^e régiment de dragons d'Aschanguelogorodsky et quelques officiers d'état-major. Vilna, 1897* ». Le coffret contient quelques projectiles, des boutons d'uniformes, deux sabres, dont un d'officier de grenadier à pied, et une épée. Ces pièces auraient, on le voit, peu de valeur, n'était leur provenance.
- 11 Si les vestiges de la retraite de Russie, fruit des nouvelles relations entre les deux pays sont ainsi exposés, il n'en demeure pas moins que le but du musée historique est bien de mettre en relief l'aspect héroïque et victorieux de l'armée française, propre à assurer une prochaine revanche militaire. Montrer la défaite de 1812-1813 se lit donc à la fois comme une mise en exergue du courage des troupes dans la difficulté et surtout comme un contrepoint de l'autre grand affrontement entre la France et la Russie qu'est la guerre de Crimée. Si dans les propos tenu par les organisateurs du musée, la notion de revanche n'est pas clairement exprimée, elle est cependant fortement induite. « *Fières toutes deux de la grandeur épique de leurs luttes passées, écrit le général Vanson dans le Carnet de la Sabretache, les deux armées peuvent maintenant se montrer réciproquement leurs trophées. Non loin de ces reliques de nos soldats restés dans le fatal fossé de 1812, recueillies avec honneur par un état-major russe pour nous être rendues, le musée de l'Armée placera donc, sans crainte d'être mal compris, les vestiges sanglants de cet assaut de la Courtine qui nous coûta, quarante-trois ans plus tard, d'autres victimes non moins vaillantes.* »¹⁵
- 12 Le développement de la collection à partir du legs Meissonier est alors très rapide. Cherchant à ouvrir au plus vite suite au décret de création, l'inauguration d'une seule salle présentant l'ensemble des objets hétéroclites rassemblés par la Sabretache a lieu le 12 juillet 1897. Dans ce capharnaüm, les vestiges des soldats de la Bérézina attirent l'attention parmi les souvenirs de Napoléon, notamment son portrait par Jean-Auguste-Dominique Ingres, le boulet qui tua Turenne ou les tenues des généraux du Second Empire. *Le Petit Journal* témoigne de cet intérêt en prenant soin de préciser les conditions d'acquisitions de ces glorieux vestiges¹⁶. Le nombre de salles aménagées ne va cesser d'augmenter entre 1897 et 1900 avec pour objectif la création d'une répartition logique désirée par les promoteurs du projet, exprimant réellement les idées développées par le projet initial. Mais le musée peine encore à séparer le commémoratif du scientifique.

- 13 La question des trophées conservés par les deux pays continue par ailleurs d'être un sujet sensible avant la Première Guerre mondiale. La Russie demande ainsi en 1912, par l'intermédiaire de son ambassadeur en France, la restitution de la croix de l'église de Sébastopol dite de Saint Wladimir. Cet objet fait partie des trophées pris en 1856 lors de la guerre de Crimée et bien qu'il soit affecté au musée de Cluny, il est placé en dépôt au musée de l'Armée. Le capitaine de vaisseau Kartzoff, attaché naval auprès de l'ambassade russe à Paris, est ainsi mandaté pour récupérer la croix. La cession de cette prise de guerre n'est pas sans susciter de remous au sein de la Chambre des députés. Il est même proposé qu'en échange l'Empire russe restitue à la France les canons pris lors de la retraite de 1812 et qui ornent l'arsenal du Kremlin ¹⁷. L'affaire reste cependant sans suite.
- 14 Cette même année, pour la commémoration du centenaire du début de la campagne de Russie, le musée de l'Armée, encore jeune, n'organise pas d'événement particulier. Cependant, à la demande du tsar Nicolas II, il reçoit le procès verbal de l'inauguration du monument rendant hommage aux soldats tombés lors de la bataille de la Moskowa ¹⁸. Cette colonne est conjointement dévoilée par l'empereur de Russie et une délégation du comité du centenaire, chargé de l'organisation des manifestations autour de cette date anniversaire, dont Édouard Detaille fait partie.
- 15 La Première Guerre mondiale marque une rupture dans les relations entre la France et la Russie, le musée de l'Armée se voit libéré des prudences diplomatiques auxquelles il était tenu jusque-là. Mais le grand conflit est pour lui aussi un bouleversement qui dépasse la simple question de la campagne de Russie.

La présentation des souvenirs de la campagne de Russie après la Première Guerre mondiale

- 16 La Première Guerre mondiale marque une rupture dans l'histoire du musée de l'Armée. Contrairement à ses homologues, la période de guerre ne correspond pas à une baisse de fréquentation, au contraire. Recevant les trophées pris sur le front, il devient un des lieux les plus visités. Ce rôle de commémoration des combats se poursuit après 1918 avec l'ouverture de nouvelles salles ¹⁹. La dimension mémorielle du musée est ainsi captée par le souvenir de la Grande Guerre, laissant au Premier Empire une place plus historique. Aussi, la présentation de ce dernier va tendre vers une muséographie plus attachée à rendre la vérité de la période qu'à montrer l'exemple à suivre pour les armées contemporaines. Ce renouveau autour des souvenirs de la Grande Armée va pouvoir également se faire avec l'acquisition de belles collections d'effets militaires, au premier rang desquelles se trouve celle léguée par Édouard Detaille, entrée à l'inventaire en 1915 ²⁰.
- 17 Ces changements vont affecter la représentation de la campagne de Russie, mais il faudra un certain temps pour les voir s'appliquer. La période de l'immédiat après-guerre est en effet essentiellement consacrée à l'aménagement des salles pour les souvenirs du premier conflit mondial. Le catalogue publié par le général de division (2s) Gustave Léon Niox en 1920 témoigne de cet immobilisme ²¹. Aussi, conformément au projet de la Sabretache et du comité de perfectionnement du musée historique, les salles de l'aile orientale restent réparties en deux sections. La première, occupant les deux réfectoires du rez-de-chaussée, est destinée aux œuvres les plus évocatrices des succès de l'armée française. À l'étage, quatre espaces, initialement prévus pour contenir les salles régimentaires ou

salles d'honneur des armes suivent depuis le début du siècle un découpage chronologique propre à satisfaire les amateurs d'uniformes ²².

- 18 Dans le catalogue du musée, les campagnes de 1812 et 1813 sont brièvement abordées. On remarque, cependant, qu'une place de choix est faite à l'un des tableaux les plus connus consacrés à la campagne de Russie qu'est le portrait du général de Lariboisière et de son fil par le baron Antoine-Jean Gros ²³. La toile représente le général Lariboisière, artilleur, faisant ses adieux à son jeune fils Ferdinand, lieutenant au 1^{er} régiment de carabiniers, avant la bataille de la Moskowa où le jeune homme va mourir. Ce tableau est peint par Gros vers 1814 d'après le récit qu'a fait l'aide de camp du général, Planat de la Faye. La scène, empreinte d'une certaine émotion, est présentée dans le réfectoire Turenne, qui expose les reliques les plus prestigieuses de l'armée avant le Second Empire. L'œuvre est un don du descendant de la famille Lariboisière, qui le cède au musée d'Artillerie en 1889, après qu'elle ait été exposée suite à sa présentation au pavillon de la Guerre lors de l'Exposition universelle.
- 19 L'évocation de la campagne de Russie dans les étages se fait durant les années 1920 à partir d'une iconographie postérieure aux événements, tel que le tableau de Charpentier représentant la *Prise de la grande redoute, lors de la bataille de la Moskowa* ²⁴. Dans cette présentation, le génie est l'arme mise à l'honneur, avec un portrait du général de division Jean-Baptiste Eblé, dont Niox précise qu'il « *sauva les restes de l'armée en construisant les ponts de la Bérézina* ». Le directeur indique également que « *les sapeurs et pontonniers de la Bérézina acquirent un grand renom d'héroïsme* », ce qui est illustré par d'autres gravures sur la retraite de Russie.
- 20 Le musée maintient ainsi après 1918 une présentation des combats de 1812 au travers d'illustrations réalisées après les événements. En outre, Niox ne parle pas dans son catalogue des vestiges de la Bérézina, seuls témoignages d'époque conservés au musée. La mise en valeur de la campagne, comme le reste des collections relatives au Premier Empire, reste ainsi en chantier. Pour autant les moyens sont là, puisque la collection s'est considérablement enrichie de pièces d'origine permettant de répondre aux désirs d'authenticité exprimés dès la création du musée de l'Armée. Mais d'autres contraintes sont venues s'ajouter au manque de moyens inhérents au temps de guerre.
- 21 En effet, la collection du peintre Édouard Detaille ne sert pas le propos du musée dans un premier temps. En hommage à celui qui fut l'un de ses fondateurs, le musée lui a en effet consacré une salle, le réfectoire Bugeaud, où se trouvaient les souvenirs des guerres postérieures à la chute du Premier Empire. Cette installation, plus ou moins contrainte par le fait que le musée bénéficie de la somme initialement allouée pour réaliser un musée Detaille dans son hôtel particulier, bouleverse la disposition du musée. Les objets précédemment installés dans cette salle sont répartis dans les étages. L'espace n'est réaménagé que dans les années 1960, grâce aux efforts du colonel (er) Marcel Dugué Mac Carthy, pour devenir la salle des cavaliers, présentant des mannequins en uniformes montés sur des chevaux. La répartition des pièces d'uniformes de Detaille dans les salles permet alors le développement des présentations liées au Premier Empire. Elle rejoint ainsi le legs considérable fait par le prince de la Moskowa en 1927 et la grande collection Raoul et Jean Brunon, achetée par l'État en 1967, avant qu'elle ne soit transférée au musée de l'Empéri à Salon-de-Provence en 1976. Cet ensemble permet au musée de redéfinir sa présentation et d'enrichir son discours à partir des pièces.
- 22 Cependant, comme nous l'avons dit précédemment, peu d'objets sont aujourd'hui conservés de la campagne. La présentation actuelle des salles consacrées à l'Empire, qui

fait suite à la rénovation des salles menées depuis les années 1990, cherche avant tout à montrer des objets d'époque et non plus leur évocation postérieure. Par ce choix de rigueur scientifique, le musée montre avec évidence le manque de témoignages parvenus jusqu'à nous. Libéré du poids mémoriel des présentations précédentes, le nouvel agencement des pièces montre en creux la réalité de cette campagne meurtrière à la fin de laquelle peu de soldats sont rentrés en France. Pour mieux souligner l'aspect terrible des combats, quelques vestiges, sous la forme de morceaux de dolmans retrouvés lors des fouilles menées à Vilnius en 2002, sont présentés. Tout proche, le tableau de Gros, longtemps absent des salles, est installé. Sa qualité esthétique justifie cette concession à une présentation rétrospective de la bataille de la Moskowa. En contrepoint, l'armement des carabiniers issus du legs Detaille rappelle celui du jeune homme de la peinture. Il s'agit des tenues des 1^{er} et 2^e régiment de carabiniers, dont un casque et une cuirasse d'officier sont présentés. Un objet également évocateur vient enrichir cette présentation, le manteau de troupe de dragon modèle 1812 acquis en 1950. Cette défroque lacérée n'a cependant connu que la campagne de Saxe. Son propriétaire, Jean Durepaire ne fut, en effet, incorporé au 28^e régiment de dragons qu'en 1813 et les déchirures rafistolées proviennent de coups de lance reçus durant la bataille Leipzig tandis que les trous sont l'œuvre d'un boeuf élevé par Durepaire de retour chez lui après 1815²⁵. À côté du manteau, on découvre l'habit et le shako d'officier supérieur du 1^{er} régiment de chasseurs à cheval, ce dernier issu de la collection Brunon, unité qui participa à la campagne de Russie durant laquelle son chef de corps, le colonel Meda, mourut à la tête de ses troupes²⁶. Par l'uniformologie, la présentation actuelle complète le manque d'éléments d'époque témoignant de la campagne et tente de s'approcher au plus près de la réalité des soldats de 1812.

- 23 La représentation des combats en Russie rencontre, on l'a vu, une double difficulté, avec, d'une part la place importante qu'elle représente dans la mémoire collective française et, de l'autre, le peu d'objets conservés. Les réponses apportées par le musée de l'Armée ont été, au cours de son histoire, de deux ordres. Dans un premier temps, les conservateurs privilégient une optique mémorielle, mettant en exergue à la fois le courage des soldats de la Grande Armée et l'opposition avec les victoires de la guerre de Crimée perçues comme une revanche sur la Russie. Le manque de pièces est alors comblé par des représentations artistiques des événements, soulignant l'idéalisation de cette campagne. Dans ce contexte, l'exposition des objets participe de la volonté qui existe en France, suite à la guerre de 1870, de mettre en avant les gloires militaires passées pour mieux valoriser l'armée contemporaine. On ne peut cependant accuser le musée d'instrumentaliser ses collections au profit d'un discours politique belliciste car son ambition est, dès les premiers projets de création, de présenter de la façon la plus ordonnée possible les objets qu'il conserve. En effet, sa position au sein du ministère de la Guerre influence le discours du musée, puisque le ministre valide ses acquisitions, mais les messages transmis sont bien ceux du directeur. En outre, dès 1905, le musée n'est plus placé sous la direction de l'état-major du ministre, comme l'était le musée historique, mais sous celle du bureau des correspondances²⁷, l'éloignant ainsi de l'administration militaire.
- 24 Dans un second temps, le musée adopte une démarche de collectionneur et opère un retour sur l'objet. La disparition de la question mémorielle et l'arrivée d'un grand nombre de pièces dans les années qui suivent la Première Guerre mondiale permettent ce développement. Initiée dès l'ouverture des salles supérieures en 1902, cette évolution ne trouve son plein essor qu'avec l'apport des grandes collections d'effets d'uniformes.

L'aboutissement de ce travail est atteint avec les réaménagements des années 1960, où la présentation sérielle des objets développe une histoire propre à ceux-ci. Dans ce contexte, la campagne de Russie s'insère difficilement et pose question. Faut-il présenter tous les uniformes en usage dans l'armée des vingt nations pour transmettre la réalité de la vie des soldats durant l'année 1812 ?

- 25 La présentation actuelle de la campagne de Russie montre encore une nouvelle approche de l'exploitation de l'objet dans un discours historique. Évitant l'accumulation de pièces au parcours mal connu, elle se concentre sur la force évocatrice de quelques éléments qui traduisent à la fois l'épreuve que fut cette épopée et la fin de l'Empire qui s'annonce. En cela, elle reste fidèle à la ligne des idées de classement scientifique et de pédagogie destinées au plus grand nombre qui a présidé à la création du musée. Mais elle intègre également les avancées déontologiques réalisées par les musées depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale.

NOTES

1. Le Dépôt de la Guerre s'intéresse ainsi beaucoup à la campagne de Russie, dont il tente l'analyse à partir des témoignages qu'il parvient à conserver comme ceux des généraux Oudinot (SHD/GR, 1 M 2138, papiers Oudinot, correspondance relative à des considérations sur le passage de la Bérézina) et Javain (SHD/GR, 1 M 2149, passage de la Bérézina, 26, 27 et 28 novembre 1812, 1794-1887). Citons, parmi ces travaux, la synthèse sur la campagne de Russie du 2^e bureau (SHD/GR, 1 M 2132, synthèses historiques et documentaires sur les armées européennes et sur les différentes batailles venant du 2^e bureau de l'état-major de l'armée, 1828-1913).
2. REY (Marie-Pierre), *L'effroyable tragédie*, Flammarion, Paris, 2012, p. 9.
3. Le lieutenant-colonel Lucien Leclerc est conservateur du musée d'Artillerie de 1871 à 1880.
4. Voir : MOUILLARD (Cécile), *La galerie ethnographique du Musée d'Artillerie (1877-1917)*, mémoire de master sous la direction de Barthélémy Jobert, Paris IV-Sorbonne, années 2005-2007.
5. Le musée des Souverains est créé le 15 février 1852 par un décret de Napoléon III. Il est destiné à présenter les souvenirs des différents souverains français en insistant tout particulièrement sur Napoléon I^{er}. Ses collections sont issues de différents établissements patrimoniaux tels que le Mobilier national ou le château de Versailles, ainsi que des collections appartenant à Louis-Napoléon Bonaparte. Ces dernières donnent lieu à une discussion sur leur destination suite à la dissolution du musée des Souverains avec la chute du Second Empire qui aboutit au transfert des pièces relatives à Napoléon I^{er} au musée d'Artillerie. Il n'existe pas d'ouvrage de référence sur le musée des Souverains, aussi faut-il se rapporter au catalogue écrit par son conservateur Henri Barbet de Jouy, *Notice des antiquités, objets du Moyen-Âge, de la Renaissance et des temps modernes, composant le musée des Souverains* paru chez C. de Mourgues frères en 1866. En ce qui concerne la question de l'affectation des collections appartenant à l'Empereur, on se reportera au travail exhaustif de Catherine Granger (*La liste civile de Napoléon III : le pouvoir impérial et les arts*, thèse de doctorat sous la direction de Jean-Michel Leniaud, École pratique des hautes études, 2000).
6. ROBBE (Émilie), « Cuirasse de carabinier de François-Antoine Fauveau », *Napoléon et les Invalides. Collections du musée de l'Armée*, musée de l'Armée, Hôtel national des Invalides/Éditions de la revue Napoléon, Paris, 2010, p. 326.

7. Voir : ROBICHON (François), BRULLER (Isabelle), « La peinture régimentaire, testament artistique du général Boulanger », *Revue historique des armées*, n° 197, décembre 1994, p. 29-44.
8. Édouard Detaille (1848-1912) est un peintre français de sujets militaires. Très impliqué dans la réalisation du musée historique de l'Armée, sa collection d'effets d'uniformes est léguée au musée de l'Armée en 1915.
9. Ernest Vanson (1825-1900) est un officier français connu surtout pour son travail auprès du général de division François Charles du Barail pour la réforme du ministère de la Guerre dans les années 1870. Quittant le service en 1887, il se consacre alors à sa passion pour l'histoire et devient le premier directeur du musée historique.
10. Jean-Louis Ernest Meissonier (1815-1891) est un peintre français qui a connu le succès avec ses œuvres consacrées au Premier Empire, notamment les toiles 1807 et 1814. Il lègue à la Sabretache sa collection d'effets militaires pour qu'elle devienne la base des collections du futur musée historique de l'Armée.
11. Le général Vanson cherche ainsi à récupérer le fanion de Fachoda en abreuvant de lettres le responsable du Cercle national des armées où le commandant Marchand et son état-major sont installés à leur retour d'Afrique. Voir lettre du général Vanson au chef d'état-major de l'armée du 11 juillet 1899, archives du musée de l'Armée.
12. Marie-Pierre Rey : « Côté russe, la campagne de 1812 occupe une place plus importante encore : élevée au rang de monument littéraire et d'objet philosophique, voire de mythe, par le génie de Tolstoï dans son roman *Guerre et Paix* et inscrite dans un espace mémoriel (...), elle a largement fondé le patriotisme russe moderne. » REY, *op.cit.*, p. 10.
13. DETAILLE (Édouard), *Revue de Châlons*, 9 octobre 1896, Musée des Beaux-Arts et d'Archéologie de Châlons-en-Champagne, Dépôt du Musée de Versailles.
14. Ce détail est important car le service historique et le musée appartiennent à ce même bureau, amené à devenir celui du renseignement.
15. VANSON (Ernest), *Carnets de la Sabretache*, Berger-Levrault, année 1897, p. 196.
16. « Inauguration du musée de l'Armée », *Le Petit Journal*, 13 juillet 1897, p.1.
17. Archives nationales (AN), F21 4916, dossier « musée de l'Armée ».
18. SHD/GR, 1 M 2360, mission officielle à l'occasion du centenaire de la bataille de Borodino, fêtes du centenaire sur le champ de bataille, érection de monuments commémoratifs de la campagne de 1812, correspondance relative aux dons au musée commémoratif de 1812 à Moscou, copies des traductions des rapports de Tchitchagov, Tormassov, Koutouzov, Wittgenstein, Poniatowski (1911-1913).
19. Voir : BARCELLINI (Caroline), « La commémoration de la Grande Guerre au musée de l'armée. (1914-1925) », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, 2003/4, n° 212, p. 3-16.
20. Édouard Detaille souhaitait que sa collection, et son hôtel, soient remis par son légataire universel, l'avocat Jullemier, à la Société de l'histoire du costume, qu'il avait contribué à créer avec Maurice Leloir, afin que soit créé un musée Detaille. La société ne put cependant payer les frais de succession. Jullemier proposa alors au ministère de la Guerre d'accepter cette succession avec les 200 000 francs laissés par Detaille pour réaliser ses dernières volontés. Le 19 juillet 1915, Niox reçut ce legs. Voir : HUMBERT, *op. cit.* p. 30 ; SHD/GR, 2 M 62, lettre du général Niox au ministère de la Guerre, 19 juillet 1915.
21. NIOX (Gustave Léon, général), *Résumé des fastes militaires de la France du XIV^e au XX^e siècles. Guide d'une visite à la section historique du Musée historique de l'Armée*, Paris, SAMA, 1920.
22. Cette préfiguration des développements du musée ravit les amateurs, ainsi Louis Sonolet qui écrit en 1902 dans la revue *Armée et Marine* : « Les salles récemment ouvertes au Musée [historique] de l'armée marquent un réel progrès sur les anciennes, au point de vue de l'ordre, de la clarté, de l'intérêt offert aux amateurs. C'est, d'ailleurs, à ces derniers seuls qu'elles s'adressent. Ici le bon public chauvin n'aura pas à s'émouvoir devant les reliques populaires, comme la jambe de bois de Daumesnil ou la

casquette du père Bugeaud. Les Dumanet en ballade ne resteront pas béants d'admiration devant les superbes mannequins aux somptueuses défroques. Mais ceux qui s'adressent spécialement au costume militaire trouveront, méthodiquement groupés dans de petites salles claires, une série de documents précieux, fournis à la fois par l'estampe populaire, le portrait, les effets d'équipement, les collections de toutes sortes. » SONOLET (Louis), « Les nouvelles salles du musée de l'Armée », *Armée et Marine*, n° 50, 14 décembre 1902, p. 841.

23. LE RAY-BURIMI (Sylvie), « Le général de Lariboisière (1759-1812) faisant ses adieux à son fils, lieutenant au 1^{er} régiment de carabiniers, au début de la bataille de la Moskowa, le 7 septembre 1812 », *Napoléon et les Invalides. Collections du musée de l'Armée*, musée de l'Armée, Hôtel national des Invalides/Éditions de la revue Napoléon, Paris, 2010, p. 328. Voir également : SHD/GR, 2 M 51, lettre du 30 novembre 1889 du général de division de la Hitte, président du comité technique de l'Artillerie au ministre de la Guerre.

24. CHARPENTIER (Eugène), *Prise de la Grande Redoute, bataille de la Moskowa*, Musée du sous-officier de Saint-Maixent, Dépôt du musée de l'Armée.

25. ROBBE (Émilie), « Manteau de troupe de dragon modèle 1812 », *Napoléon et les Invalides. Collections du musée de l'Armée*, musée de l'Armée, hôtel national des Invalides/Éditions de la revue Napoléon, Paris, 2010, p. 312.

26. HAUSSADIS (Jean-Marie), « Habit d'officier supérieur du 1^{er} régiment de chasseur à cheval », *idem*, p. 278.

27. Cette situation administrative est proche de celle de l'actuel Service historique de la Défense placé via la DMPA sous la coupe du SGA, héritier du bureau des correspondances.

RÉSUMÉS

La représentation de la campagne de 1812 dans les salles actuelles du musée de l'Armée est le fruit d'une longue histoire. Depuis sa création en 1905, l'institution a en effet beaucoup remanié ses collections au cours des acquisitions qu'elle a pu faire ou du contexte politique. Passant, à l'image de l'ensemble des campagnes de la Révolution et de l'Empire, d'un statut d'icône de l'histoire militaire française avant la Première Guerre Mondiale, à un objet d'étude pour les amateurs de l'épopée napoléonienne, l'exposition des pièces de la campagne de Russie suit les évolutions du musée. Elle revêt cependant un caractère tout à fait particulier de par l'influence qu'ont sur elle les relations entre la France et la Russie à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, mais aussi par la gageure que représente l'évocation d'un événement si important de l'histoire du Premier Empire avec le peu d'objets parvenus jusqu'à nous. Face à ces contraintes, les conservateurs du musée vont chercher à apporter des solutions afin de transcrire au mieux la réalité des soldats de l'armée des vingt nations.

Representation of the 1812 campaign in the current halls of the Army Museum is the fruit of a long history. Since its inception in 1905, the institution has often revamped its collections from the acquisitions it could make or place in the political context. Incidentally, the image of all the campaigns of the Revolution and Empire, an iconic statue of French military history before the First World War, a subject of study for lovers of the Napoleonic era, the display of parts of the Russian campaign follows the evolution of the Museum. It takes on, however, a very special character from the influence of the relations between France and Russia in the late nineteenth and early twentieth century, but also by the challenge posed in evoking an important event in

the history of the First Empire with few surviving items. Faced with these constraints, the curators of the Museum seek to provide ways to portray best the reality of soldiers in an army from twenty nations.

INDEX

Mots-clés : campagne de Russie, Grande Armée, représentations

AUTEUR

YVES-MARIE ROCHER

Chercheur à la division étude et enseignement du Service historique de la Défense, il est actuellement doctorant à l'université de Paris IV-Sorbonne, sous la direction de Barthélémy Jobert, son sujet porte sur l'histoire des collections du musée de l'Armée durant la Troisième République. Il est également diplômé de l'école du Louvre en histoire de l'art et en muséologie et a servi trois ans au musée de la Cavalerie de Saumur en tant qu'adjoint du conservateur.